

son gosier, tandis que sa bouche se contournait sans pouvoir prononcer une parole.

Un médecin, accouru avec son neveu Paul, déclara que l'extraction de la balle était impossible; et après cette épouvantable agonie, à six heures et demie du matin, la délivrance enfin survint. Hector Crémieux était mort.

Hector Crémieux, qui avait été élevé à Poitiers et avait été reçu, après de brillantes études, licencié en droit, avait été attaché tout d'abord sous l'Empire au ministère d'Etat. Jeune, riche, aimable, spirituel, conteur plein d'encre, homme du monde et homme de sport, avec toutes ces qualités il avait très vite séduit le duc de Morny qui le prit en estime particulière.

Le duc de Morny devina même ses qualités d'auteur dramatique et lui demanda quelques conseils dans les petites fantaisies théâtrales qu'il signa, *M. de Chouffley*, par exemple.

Il fut décoré par Napoléon III.

La liste des drames, vaudevilles et opérettes qu'il a écrits, seul ou plus souvent en collaboration pendant un quart de siècle, serait trop longue à donner bien que son œuvre soit plus soignée que féconde; nous devons donc nous borner à rappeler les titres qui sont dans toutes les mémoires: *Orphée aux Enfers*, dont le succès encouragea tant d'autres parodies de l'antiquité (la *Belle Hélène*, par exemple); *Germaine*, drame en cinq actes, tiré du roman d'Edmond About; le *Savétier de la rue Quincampoix*, drame en cinq actes; le *Pied de Mouton*, féerie en vingt tableaux; *Aladin*, féerie en quinze tableaux; *Généviève de Brabant*, opéra-bouffe en 5 actes; *Les Bergers*, opéra-comique en 3 actes, avec Philippe Gillet et Offenbach; les *Turcs*, avec Hervé; le *Trône d'Ecosse*; la *Demoiselle en loterie*, opéra-bouffe, musique d'Offenbach; la *Chanson de Fortunio*, avec Ludovic Halévy, qui avait déjà collaboré avec lui dans *Orphée*, mais qui n'avait pu signer à cette époque en raison de ses fonctions au ministère des beaux-arts; le *Petit Faust*, opéra-bouffe en 3 actes, avec Hervé; la *Jolie parfumeuse*, opéra-comique en 3 actes, avec M. Blum, musique d'Offenbach; *Autour du mariage*, comédie en 5 actes écrite avec Gyp; la *Foire Saint-Laurent*, le *Tour du Cadran*, *Robinson Crusoe*, le *Pont des Soupirs*, la *Famille Trouillard*, musique de Vasseur, etc., etc.

Enfin l'*Abbé Constantin*, tiré de l'étonnant roman de Ludovic Halévy, avec la collaboration de Pierre Decourcelle. L'*Abbé Constantin* a été son dernier grand succès, celui qu'il aimait le plus, peut-être parce qu'il était le plus littéraire, peut-être aussi parce qu'il était le plus récent. Il lui avait rapporté, pour sa seule part, plus de 100,000 francs.

Hector Crémieux a grossi par son théâtre et par ses opérations personnelles la fortune, assez considérable déjà, que lui avaient léguée ses parents.

Depuis quelques années, il avait renoncé à poursuivre la série de ses succès, et il avait accepté dans l'ancienne Société de Dépôts le poste de secrétaire général, mais très prudent, très probe en affaires, très impressionnable et très craintif, il s'était sagement tenu à l'écart de toute spéculation, et son avoir n'avait été compromis, en aucune façon, par la liquidation anticipée de la Société.

Cette fortune revient aujourd'hui tout entière, à l'exception de quelques legs, à sa fille Mme Maurice Gandillot, qui se trouvait hier près de Limoges, au château de Condat, et qui, appelée par dépêche, est arrivée dans la soirée à Paris.

Son mari, capitaine d'artillerie en garnison à Vincennes, revient en ce moment par étapes des grandes manœuvres de Montmorillon, et, dans l'ignorance de son adresse exacte, il a été impossible de le prévenir.

Dans les papiers d'Hector Crémieux on a trouvé une comédie à peu près terminée qu'il écrivait avec Léon Gandillot, son neveu, pour M. Samuel, le directeur des Variétés.

Les obsèques auront lieu dimanche: quant à la mise en bière, elle a été faite dès hier matin; la religion israélite, à laquelle appartenait le défunt, interdisant tout ensevelissement pendant les fêtes du Yom Kippour qui ont lieu aujourd'hui.

Ainsi disparaît un de ceux qui ont le plus follement amusé toute notre génération. La mort semble deux fois plus triste quand elle frappe ainsi l'un des maîtres de ce théâtre souriant, pimpant et léger, parce qu'un nom de ces maîtres s'attache, dans l'esprit de la foule, le ressouvenir ému des pièces plaisantes, des mots étincelants de verve, des bouffonneries remplies d'esprit, qui l'ont distraite ou séduite aux soirs difficiles de la vie. C'est à ceux-là, en effet, que nous devons tous, dans les heures tristes, les évocations qui bercent ou consolent la douleur; et chaque fois que l'un d'eux tombe, c'est un peu de notre rire qui s'en va.

Gaston Calmette.

INAUGURATION DU CHEMIN DE FER

DE

JAFFA A JÉRUSALEM

Jaffa, 20 septembre.

Un chemin de fer va relier Jaffa à la côte de Syrie, à partir du 26 septembre. La Société concessionnaire n'est ottomane que de nom, en réalité toute française, à commencer par son président, M. Collas, directeur des phares ottomans. Français aussi les directeurs de l'exploitation et les chefs des différents travaux et services. C'est donc là une œuvre nationale sur laquelle il convient d'appeler l'attention. Elle contribuera à relever en Orient l'influence française, si grande sous le second Empire, si faible en ces dernières années. Notre diplomatie n'a pas toujours été brillante sous la troisième République et nous nous sommes laissés par trop facilement supplanter dans les bonnes grâces de notre vieil ami le Turc.

La distance entre Jaffa et Jérusalem est de 60 kilomètres. Avec un bon cheval et de l'entêtement, on peut la franchir en dix heures par des chemins déplorables. Le trajet en chemin de fer sera de trois heures. Ces chiffres résument l'intérêt de la nouvelle ligne. L'approvisionnement de Jérusalem en marchandises et en pèlerins devient désormais facile; la foi me manque pour le déplorer. Le voyage de Palestine est assez coûteux et pénible pour ne point tenter l'épicurien en vacances, et les pèlerins d'aujourd'hui — la plupart de simples curieux — ne se plaindront pas d'une économie de fatigue.

L'entreprise est assurée du succès; aussi songe-t-on déjà à l'étendre. Un em-

branchement relierait Nablous, Beyrouth et par suite Damas à Jaffa. Au Sud, la ligne irait rejoindre Port-Saïd par Ascalon et Gaza. Le chemin de fer actuel ayant été construit en deux ans et demi, nous pouvons prédire qu'avant longtemps les principales villes de Syrie seront reliées entre elles et à l'Egypte par un réseau de voies ferrées. A des Français reviendra l'honneur de cette grande œuvre.

Un groupe d'intéressés et d'invités, dont je me réjouis d'être, est parti de France pour assister à l'inauguration. Nous nous embarquons le 10 septembre à Marseille. Présents: M. Collas, le président de la Société, un vieillard de 73 ans, très grand, très droit, vif comme un jeune homme, d'une bonne humeur inaltérable; M. Collas a parcouru le globe et connaît à fond l'Orient. Sa mémoire prodigieuse lui permet de raconter sans se répéter une foule d'anecdotes curieuses. Grâce à lui nous ne nous sommes pas aperçus un instant de la monotonie de la vie à bord. M. Jung, secrétaire de la caravane, M. Barrot, administrateur de la Société, qui sera notre aimable guide au Caire. M. Drouin, ingénieur en chef de l'exploitation; M. Chevrillon, dont on se rappelle les notes de voyage parues dans la *Revue des Deux Mondes*. Le R. P. Romanet, correspondant du journal *la Croix*. M. G. de Combes, correspondant du *Petit Journal*.

Belle traversée sur un excellent paquebot des Messageries. Un peu de houle seulement entre la Sardaigne et la Sicile. A la hauteur des îles Lipari, le temps devient orageux et nous traversons le détroit de Messine par la brume et la pluie. A peine entrevoyons-nous la silhouette gigantesque de l'Etna. Les nuages se dissipent et déjà les côtes d'Italie ne sont plus qu'un point noir à l'horizon. Deux jours d'isolement absolu entre le ciel et la mer, qui nous disent, sans que nous nous lassions, les nuances innombrables du bleu. C'est une lente décroissance des teintes, une gamme descendant indistinctement par une infinité d'intervalles. L'eau, à notre départ, d'un bleu sombre de saphir, est devenue, aux approches de l'Egypte, d'un bleu tendre de turquoise et le ciel d'un bleu gris laiteux d'opale; mais quelle pierre précieuse comparer au bleu de la nuit?

Le 15 septembre, je me réveille dans le port d'Alexandrie. Une ligne de quais jaune et rose; au loin, des bois de palmiers. Voici venir la canaille du port. Une nuée bigarrée, gesticulante et hurlante, cerne, escalade, couvre le navire, dévore les bagages. Nous sommes précipités sur le quai. Un baby, confié à la garde de deux nègres, contemple avec respect ces pantins passés au cirage. Grâce à M. Jung, nous retrouvons nos malles, et la lenteur des douaniers me permet d'admirer la grâce de « fellahines » portant une amphore sur leur main renversée.

Quarante-huit heures au Caire. Il faudrait un bon mois pour jouir des merveilles devant lesquelles nous passons au galop. Je m'emplis les prunelles avec l'avidité et le désespoir d'un criminel condamné à perdre la vue.

Nous reprenons la mer le 18 à Alexandrie, sur un bateau russe mais déplorable; cuisine nauséabonde et tangage non justifié. Je me console un peu en feuilletant le *Pall Mall Budget*, journal londonien illustré, qu'à l'obligeance de me prêter un Anglais dont la chaise longue occupe le tiers du pont. J'y trouve un reportage consciencieux sur l'incident dont M. Gladstone fut victime au mois d'août dernier dans une prairie anglaise. L'article (six grandes colonnes) est intitulé: « M. Gladstone et la vache. » Les images représentent le gentleman qui a tué la vache, le gentleman à qui appartenait la vache, l'entrevue orageuse de la vache et de M. Gladstone, la vache deux jours après à l'étal du boucher, et enfin le petit veau de la vache.

Le 19, escale à Port-Saïd, amas de planches et de briques jeté dans le désert, vaste bouge où viennent se ruer les matelots de toute race. A notre entrée dans la première rue, un gamin de dix ans nous offre des femmes.

La côte de Syrie nous apparaît enfin le 20 au matin. La marge de sable qui borne l'horizon grandit peu à peu; Jaffa se précise, tristement juchée sur une dune. L'absence de port rend le débarquement mouvementé. Nous dégringolons dans des barques et abordons au milieu de récifs où se brisent des courants furieux; par bonheur, le temps est calme; de vigoureux Arabes nous portent comme des plumes au débarcadère.

M. Bonnafous, ingénieur en chef de la Compagnie; M. Eberhard, directeur des travaux, et une troupe de dignitaires ottomans sont venus à notre rencontre. Un piquet de soldats turcs rend les honneurs et nous entrons dans Jaffa processionnellement, M. Collas en tête, dominant tout de sa haute taille. On avance avec peine dans des ruelles resserrées, encombrées, ruisselantes d'étoffes et de fruits; des viandes de boucherie pendent çà et là, noires de mouches; des mixtures vertes et roses brillent au seuil des débits de boissons, et nous plongeons dans un remous d'Arabes d'une beauté impassible, de Juifs sordides aux boucles de cheveux tombant sur les joues, de Bédouins presque noirs, au crâne couvert d'un fichu fixé par un double bourrelet de feutre, de Turcs dont les culottes bouffantes et l'épais turban accentuent la corpulence, de femmes entièrement voilées dont nous devinons le regard curieux. La vermine et la puanteur jaillissent de ce grouillement, mais la pourriture est belle sous le soleil d'Asie. A un détour de rue, des chameaux surgissent, piétinant des enfants, culbutant avec gravité des pyramides d'oranges et de grenades.

Nous voici à l'Hôtel de Jérusalem; d'une véranda, j'aperçois de frais jardins pleins d'orangers et d'acacias tachetés de volubilis bleus. Quel dut être l'éblouissement des croisés quand ils arrivèrent dans ces pays du rêve!

Albéric Magnard.

POUR PARLERS

L'insupportable et ridicule grève de Carmaux est-elle près de finir, ou va-t-elle continuer?

La situation est malheureusement très embrouillée encore. Une sorte d'accalmie s'était produite depuis deux jours; l'horizon se dégagait; on était entré dans la voie salutaire des échanges d'explications, et pour peu que les députés qui se sont donné la mission « d'éclaircir » ce conflit consentissent à moins voyager, à moins écrire et à moins par-